

Un kibboutz à Jugeals-Nazareth

Quand l'avenir de la Palestine passait par Nazareth

De décembre 1933 à avril 1935, de nombreux jeunes juifs venus de toute l'Europe ont appris les rudiments de l'agriculture dans une ferme-école à Jugeals-Nazareth avec l'espoir d'émigrer en Palestine.

Ils s'appelaient Abraham, Imca, Joachim, Stefan, Suro... Ils venaient de toute l'Europe, avec une idée commune : émigrer en Palestine, pour retrouver la Terre d'Israël, cette terre promise selon les textes par Dieu aux patriarches hébreux Abraham, Isaac et Jacob.

Ils étaient jeunes, voire très jeunes, plutôt d'origine urbaine, issus souvent de classes sociales moyennes, et certains effectuaient même des études supérieures. Mais par idéologie ou chagrin de leur pays par la montée du nazisme, ils se sont retrouvés entre 1933 et 1935 à Jugeals-Nazareth dans une harshara, une ferme-école où ils devaient apprendre les rudiments de l'agriculture et de l'hébreu pour obtenir le certificat indispensable à leur immigration en Palestine.

Pourquoi Jugeals-Nazareth ? Parce que Nazareth, évidemment ! Mais aussi parce qu'à l'été 1933, face à la montée de l'antisémitisme en Europe, le tout nouveau Comité national de secours juifs avait l'intention de faire face aux multiples problèmes que provoquait l'immigration en France d'un grand nombre d'innocentes victimes de l'antisémitisme.

Notables israélites français, ses dirigeants souhaitaient que la France soit pour ces réfugiés un pays de transit avant une autre terre d'asile (la Palestine).

Dans ce but, le Comité national soutenait l'organisation sioniste Haholoutz, qui a pour objectif d'envoyer de jeunes juifs en Israël (soit l'année promise) pour travailler la terre. Aucun

émigré ne pourra partir sans avoir fait la « harshara » et sans avoir appris l'hébreu. Trois fermes-écoles sont alors ouvertes en Moselle, dans le Lot et à Jugeals-Nazareth, où elle est appelée kibboutz Machar (« Demain » en hébreu).

Peu de temps avant, recommandé par la famille de Rothschild et un entrepreneur local, M. Labaudinière, un émissaire du Comité national prend contact avec Edmond Verhac, à Jugeals-Nazareth pour louer une soixantaine d'hectares où les jeunes juifs viendront apprendre le travail de la terre.

Le 1^{er} décembre 1933, les sept premiers émigrés juifs allemands arrivent à Jugeals-Nazareth et le maire demande les imprimés pour établir un registre de cartes d'identité. La Sionisme générale donne son autorisation pour les réfugiés allemands mais pas pour les Polonais, Autrichiens, etc., « qui peuvent recevoir l'immigration dans leur pays d'origine respectifs ».

Car, dès 1933, l'Office de réfugiés allemands fait savoir qu'il ne peut recevoir la moitié des réfugiés nationaux et l'autre qui constituerait un danger pour la sécurité nationale par leur orientation politique de gauche. Le gouvernement français dut donc sa politique d'accueil dès octobre 1933.

Des conditions de vie précaires

De décembre 1933 à avril 1935, près de 150 jeunes* sont passés par le kibboutz Machar pour une période très variable allant de quelques jours à plusieurs mois. Parmi

matérielles sommaires : ils vivent des étalles, des porcheries, des greniers, où ils tapissent de papier journal pour les isoler du froid et badigeonnent de chaux pour les rendre salubres. Ils couchent par terre, sur la paille, construisent leur mobilier, mangent leur maigre production agricole.

Ils travaillent du matin au soir et ne mangent pas leur pain. L'été, lorsque l'été du puits vient à manquer, ils

parcourent plusieurs kilomètres à pied pour aller chercher à une source en bas d'un rocher l'eau qu'ils ramènent avec des seaux.

Loin des considérations politiques nationales, les habitants de Jugeals-Nazareth et, assésés, du canton et de la ville de Brive voisine, regardent ces étrangers d'un œil bienveillant.

Les jeunes émigrés vont vendre leur production au marché de Brive, fréquentant les bords du fin de semaine.

Les habitants sont surtout surpris par les « filles en short » qui travaillent comme les garçons, ce qui ne correspond guère aux traditions corréziennes des années trente...

L'acharnement du sous-préfet

On ne peut dissocier la brève existence du kibboutz Machar du comité nécessaire dont il a fait l'objet, particulièrement de la part du sous-préfet de l'époque, Roger Dutraux.

Malgré l'aspect à courte « colonie étrangère », le comité a été soutenu le sous-préfet multiplia les contrôles

après de ces jeunes réfugiés allemands à la situation administrative souvent complexe, voire insaisissable (certains sont apatrides). Dans ses rapports, le sous-préfet ne cessait de souligner leur situation instable et enviait les gardemanes plusieurs fois par semaine contrôler les occupants ou relayer les inévitables par rapport aux (ou françaises sur le séjour des étrangers.

Plus que méfiant, le sous-préfet pointait les vices fréquents des

membres du kibboutz. Ses multiples rapports ne cessent de rappeler la situation instable de nombreux d'entre eux. En février 1935, le ministre de l'Intérieur donne au préfet l'ordre d'informer la colonie qu'elle devra être dissoute fin mai au plus tard.

La fin du kibboutz Machar

Malgré les interventions du Contrôleur Henri de Jovenel, alors président de la Commission des affaires étrangères du Sénat, et de nombreuses autres personnalités qui appellent à davantage d'humanité, la ferme-école de Jugeals-Nazareth vit ses derniers jours.

Le 19 avril 1935, le responsable de la colonie, Stefan Au, transmit au sous-préfet la destination des membres du kibboutz Machar : neuf sont partis en Palestine, onze vers une colonie agricole au Luxembourg, neuf ont rejoint d'autres centres de Haholoutz, un est resté chez un parent à Brive.

* D'autres sources font état de plusieurs centaines de jeunes qui seraient passés par la ferme-école de Nazareth en plusieurs vagues.

Ces informations sont extraites d'une étude très détaillée pour le dossier des Archives de la Sionisme nationale des langues et cultures orientales (Proco) et directeur de recherche à la Sorbonne. Merci à la recherche pour son aide précieuse.



Un groupe de colons juifs devant le leur à pain de Nazareth avec, au milieu, en gilet, Edmond Verhac.

« Hitler, la guerre, la guerre ! »

Fuyant l'Allemagne, la famille Lewin a occupé la ferme du Cayre-Blanc pendant deux ans, aidée par la famille Barot.

Marie-José Barot est née en 1933. Vingt ans après l'existence éphémère du kibboutz Machar à Jugeals-Nazareth. Mais sa mère et surtout sa grand-mère lui en ont toujours parlé qu'elle a l'impression, aujourd'hui, d'avoir elle-même vécu ces deux années exceptionnelles.

Aux « Saules », la ferme de la famille Barot fait face à la ferme du « Cayre-Blanc », dont elle n'est séparée que de quelques centaines de mètres. À l'époque était au milieu des bois, le Cayre-Blanc était beaucoup plus isolé, voire désolé, et la ferme ne disposait que d'un confort rudimentaire. C'est pourtant là qu'une famille allemande est venue s'installer en 1933 : Leo Lewin, son épouse Alice et leur fille Otte d'une dizaine d'années. Ellen.

« C'était un officier allemand d'origine juive qui avait dû quitter l'Allemagne précipitamment, à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, se souvient Marie-José Barot. Son épouse, plus jeune d'une dizaine d'années, semblait issue d'une très bonne famille : elle parlait un français impeccable et avait dû très beaucoup à la fille, Ellen, avait le même âge que ma mère et rapidement elle a fait partie de la famille. »

« À leur arrivée dans l'hiver 1933, midi, il faisait très froid et ils n'avaient rien. Comme nombre de paysans allemands, mes grands-parents leur sont venus en aide, leur donnant des vêtements contre le froid et du bois pour la cheminée. »

Elle traquait la vache « Mourette »

Élevée comme une petite paysanne corrézienne, Elle traquait les vaches, gardait les cochons avec Yvonne, la fille de la maison Barot, et allait à l'école à Nazareth. Chargé de garder un œil sur le kibboutz Machar par le Comité national de secours, Leo Lewin se rendait régulièrement à Paris. Seules au Cayre-

Blanc, Ellen et sa mère venaient alors souvent dormir aux « Saules », avec la famille Barot.

Très respectueuse, la jeune couple réfugié au Cayre-Blanc s'est attiré la sympathie des agriculteurs alentours qui leur fournissaient légumes, bois et autres produits dont ils avaient besoin. Et si, contrairement à son épouse, Leo Lewin parlait mal le français, il discutait régulièrement avec le grand-père de Marie-José Barot qu'il mettait constamment en garde : « Hélas, la guerre, la guerre ! ».

« Vite vite, la guerre ! », ne laissent aucun espoir sur les conséquences de l'arrivée du national-socialisme au pouvoir... »

Les retrouvailles, trente ans plus tard

En 1935, comme d'autres membres du kibboutz Machar, Leo Lewin, son épouse et leur fille Ellen sont partis pour la Palestine. « C'est mon grand-père qui les a amenés à la gare de Mozillac, poursuit Marie-José Barot. Les autres furent désherbés et les Lewin laissèrent à mes grands-parents une grande partie de leurs

affaires personnelles dont du très beau linge et toutes leurs photos de famille. Effondrée, Ellen jura qu'elle reviendrait voir ma mère... »

« Vingt-huit ans plus tard, pendant l'été 1963, mon père vit arriver une belle voiture avec un homme et une femme et un le voyant, ma mère se mit à crier : Ellen, Ellen ! »

Ellen avait fait son service militaire dans l'armée allemande, ce elle était sergent, avait épousé un Danois et était au deux enfants auxquels elle avait donné le nom de ses amis d'enfance, Yvonne et André. Ellen est revenue à plusieurs reprises avec son second mari, ses enfants et ses petits-enfants, poursuit Marie-José Barot. Elle avait même acheté une maison à la Chapelle-Saint-Léan, en Dordogne, puis elle s'est retirée en Angleterre. »

Ellen Crew est revenue pour la dernière fois le 9 avril 2000 pour dévaler la plaque rappelant l'existence du kibboutz Machar. Malgré les années, elle n'avait pas oublié le goût du boulogne qu'avec son amie Yvonne elle savourait à la table de la famille Barot.



Marie-José Barot et la ferme Cayre-Blanc

« Ils vivaient très chichement »

Fils des agriculteurs qui louaient leurs terres au kibboutz Machar, Lucien Verhac en a gardé des souvenirs très vivaces.

Né en 1934, Lucien Verhac n'a pas de souvenirs directs de ces colons juifs, si ce n'est la fois qu'il avait une jeune femme juive pour nounou. Mais ses parents lui ont raconté par la suite de ces deux années exceptionnelles que ces souvenirs sont à jamais gravés dans sa mémoire.

« Vers 1930, mon père Edmond avait fait appel à M. Labaudinière, entrepreneur, pour lui louer du matériel et des wagons pour évacuer les ruines de vieilles maisons. À l'époque, il n'y avait ni palissades ni barrières de grande contenance, et le chantier prit un certain temps. Un peu plus tard, M. Labaudinière eut contact avec mon père pour lui dire qu'une de ses connaissances, M. de Rothschild, cherchait une propriété pour y installer une ferme-école qui formerait de futurs agriculteurs désireux d'émigrer en Palestine. »

C'est ainsi que, début 1933, une quinzaine de jeunes juifs vinrent louer le projet. « Faute de bâtiments, ils vivaient dans greniers, des porcheries, des étalles à cochon qui ils badigeonnaient à la chaux et tapissaient de papier journal pour se protéger du froid, rappelle Lucien Verhac. Ils avaient pris en location une quinzaine d'hectares pour faire du maraîchage et vivaient très chichement. »

3 ha de maraîchage au Mas

Les jeunes arrivèrent rapidement de toute l'Europe. Pour partir en Palestine, les futurs colons devaient remplir trois conditions : parler hébreu, savoir cultiver la terre et partir en couple. La ferme-école de Jugeals-Nazareth avait donc été mise en place pour recevoir à ces jeunes à la fois des rudiments d'hébreu et le travail de la terre.

Beaucoup arrivaient sans aucune connaissance agricole. Avec l'aide d'Edmond Verhac, l'instructeur



Même si les inscriptions en hébreu ont disparu, il reste quelques vestiges de la ferme-école dans le bourg de Jugeals-Nazareth. Comme cette cage en ciment fabriquée par les colons pour abreuver les animaux.

tenait de leur apprendre le maraîchage et les soins à apporter aux animaux de la ferme.

De l'autre côté de la vallée, au Mas, les futurs colons cultivaient quelques hectares, ne plaçant pas leur ferme pour travailler la terre avec les chevaux. La vivacité, le jardinier une corbeille de légumes, le bétail une partie spéciale. Et l'assemblée entonnait des chants d'origines latines, rapporte Lucien Verhac, qui précise : « On m'a rapporté que ces mariages n'étaient que des conventions et qu'une fois arrivé en Palestine le couple se séparait et chacun poursuivait sa route de son côté. »

Certains sont revenus après la guerre. Et on retrouvait M. et Mme Verhac avec beaucoup d'émotion.

Voici quelques années encore, Lucien Verhac échangeait régulièrement des nouvelles avec des anciens colons du kibboutz Machar. Mais le temps a fait son œuvre...

Des mariages qui attirait la foule

Mais ce qui a marqué le plus les autochtones, ce sont les mariages. On a vu que les futurs émigrés devaient partir en couple. De fait,



Même si les inscriptions en hébreu ont disparu, il reste quelques vestiges de la ferme-école dans le bourg de Jugeals-Nazareth. Comme cette cage en ciment fabriquée par les colons pour abreuver les animaux.

les registres d'état-civil font mention d'une dizaine de mariages entre les futurs émigrés pour la seule année 1934. « Les gens venaient de Brive pour assister au mariage qui donnait lieu à un pique-nique inhabituel : le bœuf portait un moulin, le jardinier une corbeille de légumes, le bétail une partie spéciale. Et l'assemblée entonnait des chants d'origines latines », rapporte Lucien Verhac, qui précise : « On m'a rapporté que ces mariages n'étaient que des conventions et qu'une fois arrivé en Palestine le couple se séparait et chacun poursuivait sa route de son côté. »

Certains sont revenus après la guerre. Et on retrouvait M. et Mme Verhac avec beaucoup d'émotion.

Voici quelques années encore, Lucien Verhac échangeait régulièrement des nouvelles avec des anciens colons du kibboutz Machar. Mais le temps a fait son œuvre...

Des mariages qui attirait la foule

Mais ce qui a marqué le plus les autochtones, ce sont les mariages. On a vu que les futurs émigrés devaient partir en couple. De fait,